

LA REVUE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'ILLIES



Au Fil d'Illies

Septembre 2016

Numéro 30

SOMMAIRE

PAGE 2

LA PAGE RÉSERVÉE AUX PLUS JEUNES ...

(ET POURQUOI PAS AUX MOINS JEUNES...)

Par Martine APRELEFF

PAGE 4

QUESTION D'AU FIL D'ILLIES ?

Par Antoine BAVIERE

PAGE 4

MOTS CROISÉS (RÉPONSE DU N° PRÉCÉDENT)

Par Martine APRELEFF

PAGE 5 (SUITE)

LES SŒURS ALLIENNE DANS LA GRANDE GUERRE OU L'HISTOIRE DE DEUX FAMILLES D'EXPATRIÉS FRANÇAIS TRAVAILLANT DANS LA TURQUIE OTTOMANE

Par Chantal DHENNIN

EVENEMENT

A l'occasion des journées du patrimoine, le samedi 17 septembre, la Société Historique d'illies vous propose une exposition en mairie (salle des mariages) de 10h à 12h00.

Le thème est : « Les maires et la mairie »

Venez nombreux.....


N'hésitez pas à nous contacter :

Par courrier :

Société historique d'illies, Mairie d'illies, rue de la Mairie,
59480 Illies

Par mail : soc.hist.illies@gmail.com ou

sur le site internet « Au Fil d'illies » sur [Facebook.com](https://www.facebook.com) sous le mot
recherche : « Au Fil d'illies (magazine) »

Et merci de :  et de partager !

Ce mois-ci, nous sommes à 114 j'aime !

Au Fil d'illies

Revue de la Société historique d'illies, imprimée en mairie
Directrice de la publication : Chantal Dhennin

REPRODUCTION INTERDITE
Sauf autorisation de la Revue

La Société historique d'illies est présidée par Antoine BAVIERE
Rédactrice en chef : Patricia CARLIER
Siège social : Mairie d'illies
59480 Illies

LA PAGE RÉSERVÉE AUX PLUS JEUNES ... (ET POURQUOI PAS AUX MOINS JEUNES...)

Par Martine APRELEFF

Saurez-vous reconnaître tous les lieux-dits d'Illies ! Il y en a 18 !

Voici quelques charades qui vous permettront de les retrouver !

Lieu-dit N°1 :

Tu dors dans mon premier
Mon second n'est pas laid
Mon troisième suit le 1
Mon tout se situe au N°1

Lieu-dit N°2 :

Mon premier se dit d'une note de musique à l'opposé de l'aigu
Mon second est une plante herbacée cultivée pour sa fibre textile
Mon tout se situe au N°2

Lieu-dit N°3 :

Mon premier est un WIFI sans le FI
Tu dors dans mon second
Mon troisième se situe au N°3

Lieu-dit N°4 :

Quand tu es en mon premier tu as peur tu es angoissé
Tu dois respecter mon second sinon tu risques une amende ou la prison
Mon tout se situe au N°4

Lieu-dit N°5 :

Mon premier est le féminin de « mon »
Mon second est un lieu aménagé pour recevoir des personnes, il peut être militaire
Mon troisième est un morceau de tissu ou de matière végétale avec lequel une personne couvre ses hanches jusqu'aux cuisses
Mon tout se situe au N°5

Lieu-dit N°6 :

Mon premier est le féminin de « le »
Tu manges avec mon second
Mon troisième est une partie du corps située entre la cuisse et le tronc
Mon tout se situe au N°6

Lieu-dit N°7 :

Mon premier est le masculin de « la »
Pour mon second, conjugue « avoir » à l'imparfait du subjonctif 1ère personne du singulier
Mon tout se situe au N°7

Lieu-dit N°8 :

On parle souvent de mon tout pour désigner une localité de taille intermédiaire entre le village et la ville
Mon tout se situe au N°8

Lieu-dit N°9 :

Mon premier est la guerre en anglais
Ton papa fait son second avec sa cravate
Mon troisième est un poisson que l'on
achète souvent en conserve
Mon tout se situe au N°9

Lieu-dit N°11 :

Mon premier n'est pas ici il est ..
Mon second est un petit morceau de terre
que l'on détache avec la bêche ou la char-
rue
Mon troisième est une lettre sans son
« R »
Mon tout se situe au N°11

Lieu-dit N°13 :

Mon premier est une longueur sans lar-
geur
Mon second a été oublié dans la liste sui-
vante : « mais, où, et, donc, or, car »
Mon troisième est le masculin de « la »
Mon quatrième n'est pas petit
Mon tout se situe au N°13

Lieu-dit N°15 :

Mon premier débute le 4ème dimanche
précédent Noël
Mon second est à la fin de la couverture
Mon tout se situe au N°15

Lieu-dit N°17 :

Mon premier est un bruit sec
Mon second est le prolongement de la co-
lonne vertébrale du chien
Mon troisième est la boisson préférée des
anglais mais sans accent
Mon quatrième est une céréale appréciée
des chinois
Mon tout se situe au N°17

Lieu-dit N°10 :

Mon premier est un liquide qui provient
de la vache
Mon second est un mot vulgaire pour dési-
gner ton derrière
Mon troisième est le féminin de « il »
Mon tout se situe au N°10

Lieu-dit N°12 :

Mon premier est le féminin de « le »
Mon second est le fruit du noyer
Mon tout se situe au N°12

Lieu-dit N°14 :

Mon premier est ce que tu obtiens sur le
visage lorsque tu bronzes un peu
Mon second est une petite quantité
Mon troisième l'endroit où s'arrête le
train
Mon quatrième est à la fin de la barbe
Mon tout se situe au N° 14

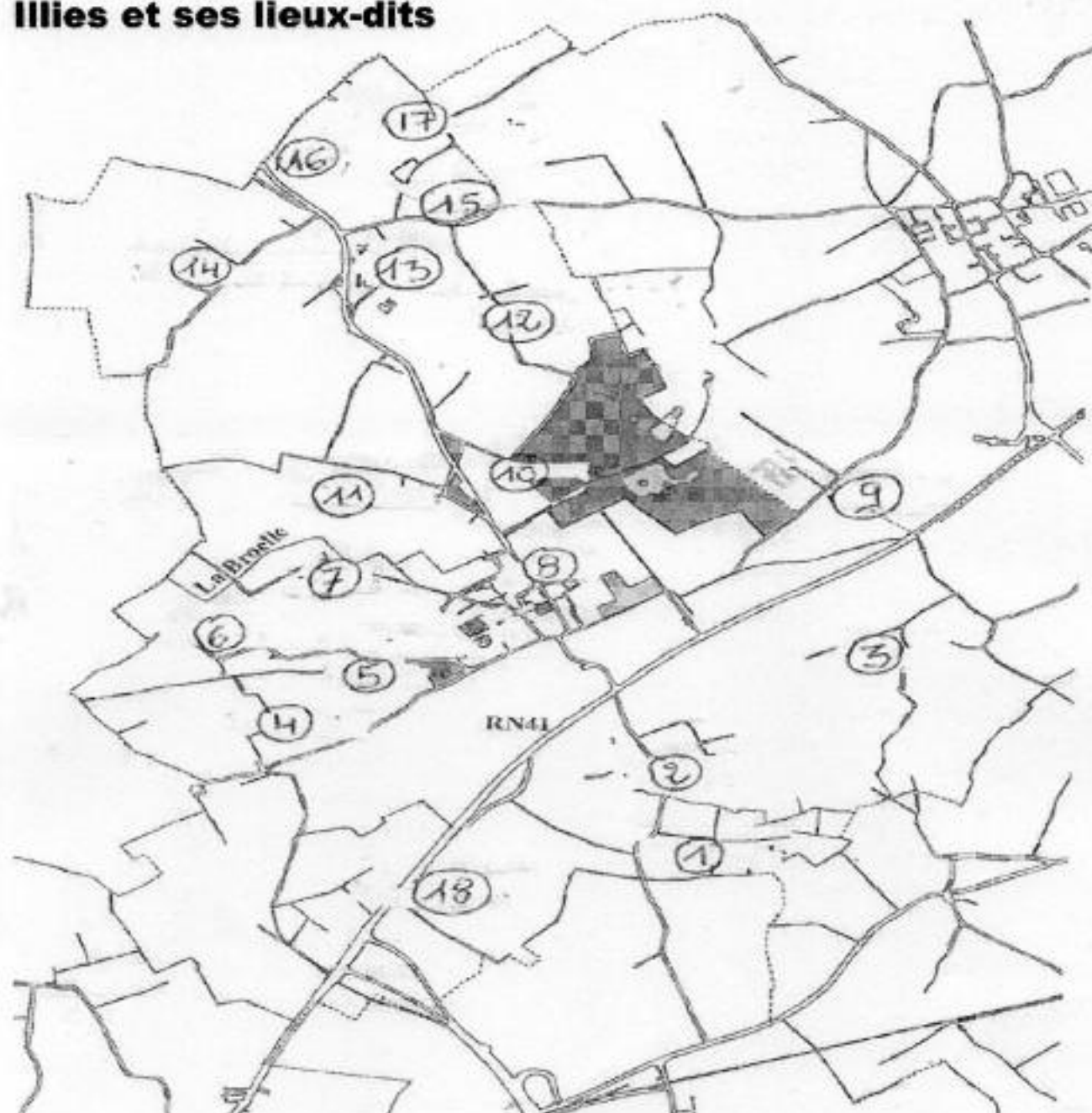
Lieu-dit N°16 :

Tu fais ma première lorsque tu tricotes
Mon second est la 6ème voyelle de l'al-
phabet latin
Mon tout se situe au N°16

Lieu-dit N°18 :

Mon premier est le pluriel de « le »
Mon second compose ton squelette
Mon troisième est plus grand qu'un vil-
lage
Mon quatrième n'est pas beau
Mon tout se situe au N°18

Illies et ses lieux-dits



Question d'Au Fil d'Illies !

Par Antoine BAVIERE

Tout le monde sait qui est Maurice BOUCHERY, sinon renseignez-vous.

Ce que l'on ignore sûrement c'est depuis quelle date une rue d'Illies porte ce nom ?

Et aussi quel était son nom auparavant ?

Réponse

L'ancienne « rue du Pavé », reliant le Bourg à la RN, devient « rue Maurice Bouchery » lors d'une décision du conseil municipal le 31 mai 1946.

Mots croisés (solutions du N° précédent)

Horizontalement

- 1 armistice
- 2 obus
- 3 blanc
- 4 Meuse
- 5 casque

Verticalement

- 1 poilu
- 2 boue
- 3 tranchée
- 4 uniforme

LES SŒURS ALLIENNE DANS LA GRANDE GUERRE OU L'HISTOIRE DE DEUX FAMILLES D'EXPATRIÉS FRANÇAIS TRAVAILLANT DANS LA TURQUIE OTTOMANE

Par Chantal DHENNIN

Voici la suite de l'histoire des deux familles d'Illies parties à Zonguldak, dans l'Empire ottoman, en 1905. Pour rappel, elles avaient répondu à l'appel de la Compagnie des mines de Lens qui proposait des contrats d'expatriation à son personnel à fin d'instruction des cadres dans les mines à ciel ouvert de la côte de Mer noire, à proximité du port d'Héraclée. Après une intégration facile, la guerre a tout changé obligeant les familles à rentrer au pays...

La guerre en France puis dans l'Empire ottoman.

Les Allienne sont originaires du Nord de la France, et spécialement du canton de La Bassée, à l'ouest de Lille. Quand la guerre commence, en août 1914, les combats ont d'abord lieu en Belgique : pays neutre, le territoire a pourtant été pilonné par des obus incendiaires et son territoire a été dévasté au point que ses populations ont fui vers la France. Les troupes allemandes arrivent ensuite dans le département du Nord ; Lille est pris, la région minière de Lens est occupée, les pays envahis sont coupés de toute relation avec le reste de la France. Les conséquences sont très importantes pour les Allienne qui ne pourront pas rentrer chez eux.

Les Allienne en guerre sans être encore confrontés à la guerre

L'attentat de Sarajevo déclenche sur les rives est de la mer Méditerranée et sur celles de la mer Noire ce que l'historien Jean-Baptiste Duroselle appelle un « mécanisme », qui entraîne presque malgré eux les protagonistes du sud-est de l'Europe vers une guerre totale. Pour certains historiens, comme Fritz Fischer, la guerre a été souhaitée et planifiée par les dirigeants allemands, notamment par le grand état-major, qui y voit, entre autre, un moyen de garder sa suprématie sur les Balkans et le Moyen-Orient. Il faut se rappeler le Berlin-Bagdad Bahn qui relie l'Empire allemand aux gisements et aux minerais de secteur.

En tout cas, à l'été 1914, l'Allemagne est le seul pays qui soit prêt à mener une guerre moderne de grande ampleur.

Tous les autres pays sont pris au dépourvu, en particulier la Turquie ottomane, déjà exsangue avec les deux guerres balkaniques de 1912 et 1913 et la perte de la Libye contre les Italiens.

La cause de la guerre, dans cette partie est du bassin méditerranéen confronté à de graves tensions, serait, selon l'historien Christopher Clarke, une perte de contrôle de la situation internationale par les hommes d'État eux-mêmes, au détriment des peuples.

Ainsi l'effervescence belliqueuse de la Serbie, l'envie de la Russie de posséder un accès à une mer chaude (mer Méditerranée) et le désir des Jeunes-Turcs de démontrer leur force entraînent l'installation rapide d'un front d'Orient qui vaut, à bien des égards, en terme de violence, l'autre front, le front dit occidental allant d'Ypres à l'Alsace.

L'image de la Turquie ottomane qui se dégage de cet historique militaire sur le début du XXe siècle est celle d'un Empire faible. Il est vrai que son essor est surtout dû aux placements étrangers. Mais le pays rattrape vite les autres États européens grâce aux techniciens venus de pays compétents dans les diverses industrialisations souhaitées par les dirigeants ottomans. Certes, il y a des cadres allemands qui aident au développement, mais les autres grandes puissances sont présentes : aux côtés des Britanniques, il y a des spécialistes français ; les deux familles Allienne sont les témoins de la diversité des apports extérieurs qui lient les Ottomans à toutes les nations en progrès économique.

Pourquoi alors la Turquie ottomane a-t-elle choisi l'Allemagne ?

En effet, dès le 1er août 1914, l'Allemagne et l'Empire ottoman signent une alliance contre la Russie. Cela se concrétise quand, à partir du 29 octobre 1914, les Turcs bombardent les côtes russes de la mer Noire et surtout lorsque, le 1er novembre 1914, l'Empire ottoman se joint aux puissances centrales, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, afin de combattre l'Empire russe qui cherche à prendre le contrôle des Détroits au nord et à s'étendre en Anatolie, à l'est.

On comprend que, le 3 novembre 1914, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à la Turquie. C'en est fini de l'expérience moyen-orientale des Allienne. Ils doivent rentrer en France.

Le départ des deux familles nordistes pour Istanbul. Les Allienne sont donc dans un pays en guerre contre leur propre État. Il leur faut partir. Ce ne sera pas dans le Nord : les liens qui unissaient les Lemesre et les Herbez avec leur parentèle française sont déjà distendus du fait de l'arrêt des correspondances postales. Les deux familles subissent un double système de pénalisation. D'abord, le Nord étant détruit, puis envahi et maintenant occupé depuis la mi-octobre 1914, il n'est plus question, pour ses résidents, de recevoir l'autorisation d'écrire du courrier à l'extérieur de leur zone militaire d'assignation. Deuxièmement, les déplacements sont interdits dans la zone rouge du front occidental : on ne se déplace plus, on ne quitte plus le secteur occupé sans permission, personne ne peut y entrer.

Les Allienne, d'autre part, en Turquie, pays ennemi à la France depuis la déclaration de guerre du 3 novembre 1914, ne sont plus non plus autorisés à échanger du courrier avec des apparentés habitant en territoire ennemi. On a donc affaire à une jonction impossible entre le Nord et Zonguldak.

Ils sont sept qui espéraient pourtant venir à Illies où leur parenté peut les héberger. Ce sont Jeanne et François Lemesre, avec leur fils Marcel, huit ans, né en Turquie ; et Marie-Julie Allienne ainsi que Jean-Baptiste Herbez, son époux, avec les deux enfants qui les accompagnent, Germaine, issue du premier mariage, âgée de dix-sept ans, et Gilberte, du second lit, âgée de deux ans et demi. Ces sept Français de l'étranger n'ont donc rien ni personne où se raccrocher en ce début de novembre 1914 lorsque leur est signifié leur avis de départ. Les Allienne, installés dans un pays allié à l'Allemagne, partent au plus vite afin de rejoindre Istanbul. Et comme les correspondances sont interdites, il n'existe pas de témoignage familial écrit sur ce sauve-qui-peut. Cet événement, inouï quelques temps auparavant tant leur intégration a été facile, n'a donc pas de récit. On ne sait pas ce que furent les effets qui ont été emmenés, les affaires qui ont dû rester sur place, les quelques pièces personnelles qui ont pu être sauvées.

On n'a pas idée non plus de la perception et des représentations de ce début de guerre dans les yeux et les idées des deux femmes, de leurs enfants, des époux. Sans doute des tensions ont été générées chez ces familles. On ne peut les présenter faute d'en avoir trouvé les traces.

« La table a parlé ».

Les Allienne, là-bas à Zonguldak, au contact des populations locales, sont devenues, semble-t-il adeptes du spiritisme. C'est un phénomène de mode qui se répand aussi en Grande Bretagne où des passionnés se rencontrent pour faire tourner et parler des tables. Les femmes, devant l'évidence du danger de la guerre qui se rapproche et face à l'impuissance d'avoir des nouvelles et des références fiables, se tournent donc vers le spiritisme. Elles se rendent à quelques kilomètres de là, à Asma, derrière la montagne, où une sorte de magnétiseur fait des prédictions qui acquièrent chaque jour plus de réputation. Du départ des Allienne, il ne reste que ce témoignage : « La table a parlé à Asma, près de Zonguldak. Elle a dit : 'Dans trente jours' ». Et les anciens de la famille confirment que trente jours plus tard, donc début décembre 1914, les deux familles ont quitté la Turquie.

Faute de nouvelles de première main, les expatriés nordistes, qui voguent à présent à travers la Méditerranée pour regagner leur port de départ, Marseille, espèrent encore regagner le Nord de la France. Les circonstances en décident autrement. Les Allemands viennent de remporter la bataille de La Bassée les 18 et 19 octobre 1914, et ils s'installent – pour quatre ans – sur les terres qui étaient le lieu des racines des Allienne. Champs et pâturage pour les troupeaux au temps où ils étaient bergers. Sociétés charbonnières de Lens au temps où ils sont allés à la mine.

Tout est sous occupation étrangère. Aucun laissez-passer n'est autorisé pour se rendre en territoire ennemi. Dix départements sont dans cette situation. Les Allienne resteront à Marseille puisqu'ils n'ont pas l'autorisation de remonter vers le Nord.

La construction d'une autre guerre des civils : l'obligation du retour en vertu de choix politiques, militaires et d'alliances qui dépassent les individus pourtant placés dans la mêlée

Comme la guerre s'enlise sur le front occidental dès la fin d'octobre 1914, au lieu de se heurter au gros des troupes ennemies là où elles sont bien organisées, installées sur des hauteurs, et déjà en train de se protéger par un réseau savant de lignes, l'état-major des Alliés décide de porter ses coups sur des points de défense plus vulnérables, ceux de l'allié turc de l'Allemagne. La fin de la guerre, de ce côté-là, n'est pas, non plus, près de se profiler pour bientôt.

Deux familles non-engagées, condamnées à attendre. Les deux familles Allienne arrivent à Marseille à la fin de 1914. Parties de Zonguldak à Istanbul, et d'Istanbul à Marseille, les sept personnes sont dans ce qu'il convient d'appeler 'l'obligation d'attendre'. Dans un premier temps, le clan Allienne sait que le retour en Turquie ottomane ne s'opérera pas rapidement. En effet si, autour de Zonguldak, les combats ne sont pas encore engagés, un événement majeur se déroule ailleurs, à Sarikamisch, à proximité de Kars, du 22 décembre 1914 au 15 janvier 1915. Les Turcs sont écrasés. Sur 90 000 hommes engagés, seulement 12 000 en réchappent. Le pays, face aux Russes, se montre incapable de mettre au point une logistique suffisante pour amener sur les lieux des combats le matériel et les soldats nécessaires. Il est utile de trouver un bouc émissaire à la défaite. Les Arméniens, éléments ethniquement et religieusement différents, sont jugés responsables : ils seraient les alliés des Russes. Un ordre de massacre est donné. S'il émane du gouvernement Jeune-Turc, si jamais il a existé, il n'a pas été retrouvé. Mais les faits sont là : les Arméniens commencent à être massacrés dans la région de Van. Leur extermination se poursuit ensuite tellement rapidement qu'elle prend la forme d'un génocide. Or, les Allienne, à Marseille où l'État français leur a affecté un lieu de résidence, sont qualifiés d'« Arméniens » par la population du port qui voit arriver quantité et quantité d'immigrants. Les Allienne viennent de Turquie, ils sont catholiques, ils fuient l'Empire ottoman à cause des combats, ils parlent le français : la cause est entendue, ce sont des « Arméniens ». Alors que la vraie communauté arménienne dispose des réseaux familiaux de la diaspora à rejoindre en France, il en est tout autrement pour les Allienne qui ne peuvent rejoindre leur village du Nord. Si de nombreux Arméniens remontent le Rhône et s'installent à Valence et à Saint-Etienne, à Lyon et surtout à Paris, les Allienne sont obligés de faire de Marseille leur nouveau territoire de vie.

Les deux familles d'expatriés s'y établissent avec des parents qu'ils hébergent sur place. Le nombre de personnes de toute la parentèle élargie s'agrandit encore de Raymond Lemesre, né en 1915. Jeanne Allienne, sa mère, était enceinte lorsque la guerre a été déclarée et c'est enceinte qu'elle a dû embarquer à Zonguldak, passer entre les Détroits et croiser les îles convoitées de la Méditerranée avant d'arriver sur les quais de Marseille où personne n'attendait les deux familles.

La vie à Marseille, une vie de « réfugiés »

Les Allienne sont restés quatre ans à Marseille. « De 1914 à 1918, François a travaillé dans une entreprise d'import-export. Il a fait venir sa sœur veuve et ses quatre enfants. Celui de 16 ans a été embauché dans une usine ; les plus jeunes étaient à l'école ; et elle, elle travaillait chez un boucher comme femme de ménage ». On voit bien que chacun utilise ses compétences, ses réseaux, son savoir-faire : François Lemesre, habile en Turquie à organiser l'exportation du charbon par le port d'Eregli, emploie ses capacités d'entregent pour louer ses services dans une entreprise de négoce. Quant à Jean-Baptiste Herbez, les témoignages manquent pour dire ce qu'ont été sa vie et son gagne-pain. Et pourtant, avec une jeune épouse responsable d'une adolescente et d'un petit enfant, il a bien fallu, aussi, travailler. Les allocations proposées aux réfugiés sont insuffisantes pour vivre. Il faut que chacun ait, en plus, un travail rémunéré. Probablement qu'une ville comme Marseille offre de quoi faire un métier durant quelques heures par jour.

Là-bas, en Turquie, l'année 1914 est une déroute militaire.

L'année est surtout une faille dans la fierté des Jeunes Turcs : ils comprennent qu'ils sont utilisés par l'Allemagne. La Turquie sert d'écharde dans le flanc sud de la Russie qui doit donc détourner une partie de ses forces vers la Mer Noire au lieu de tout concentrer sur l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Pourtant, la collusion des Jeunes Turcs avec les intérêts allemands intéresse une frange des dirigeants, dont Enver Pacha, ministre de la Guerre, qui voit ainsi se rapprocher la réalisation de son rêve pan-ouranien de faire de l'Empire ottoman un État national turc. Dans ce projet, le rapprochement d'Enver Pacha avec les régions arabes ne pose pas de problème du fait de leur appartenance commune au monde musulman. Une seule région est étrangère à cette symbiose qui prend place, c'est l'Arménie qui est chrétienne.

Une évolution est donc en train de se réaliser, dont n'ont pas conscience, bien sûr, les deux familles Allienne : le pays veut continuer à se moderniser, mais ce n'est pas avec des extérieurs à la Turquie, comme les expatriés des mines de Zonguldak, et ce n'est pas avec des méthodes occidentales, mais en comptant sur les forces vives musulmanes du pays. Un hiatus est en cours entre l'idée du retour ancrée dans les têtes des Allienne qui veulent retrouver leur aisance, leur prestige et leur exotisme moyen-oriental et les intérêts supérieurs de la Turquie.

Un temps suspendu

La fin de l'année 1914 est comme un temps suspendu pour les deux familles Allienne : ni possibilité de retour dans le département du Nord occupé, ni intégration dans la vie marseillaise, ni visibilité pour une réintégration rapide dans les mines de la Compagnie d'Héraclée. Partout, les offensives qui pourraient débloquer le problème des Herbez et Lemesre piétinent : le Nord s'installe dans un statu quo d'occupation allemande des territoires les plus riches ; l'invasion de la Belgique et de la zone lilloise provoque un afflux de réfugiés transitant par l'Allemagne et la Suisse vers les départements libres en profitant de l'entremise de la Croix Rouge ; Marseille, déjà port d'embarquement pour les expéditions vers l'Orient, devient de plus en plus une ville de promiscuité car de nouveaux arrivants venus des pays envahis y transitent en espérant une échappée vers des lieux plus cléments. Mais s'intégrer dans le port et la ville prend du temps.

Les troupes ottomanes, en ce moment de fin 1914, sont en difficulté, très clairement, face aux Russes. La hiérarchie militaire allemande a demandé aux Turcs de s'engager à l'est du pays pour soulager la pression sur ses deux propres fronts. Mais, en raison du terrain montagneux et de la rigueur du climat, il aurait fallu attendre le printemps. Au lieu de cela, la débâcle des soldats montre bien précisément quelles sont les limites de l'Empire ottoman. Le centre vital d'Istanbul n'est pas relié efficacement à ses marges aussi le recul des troupes turques met en évidence que les moyens de transport, incomplets, ne permettent pas d'envoyer aux soldats de l'est les équipements nécessaires à leurs attaques et à leur cantonnement. Il apparaît que la logistique est celle d'un pays dont les périphéries ne sont pas intégrées aux lieux décisionnels. La région de Zonguldak, en bord de mer Noire, avec le port exportateur minier d'Héraclée, fait figure de bout du monde privilégié eu égard à l'enclavement du reste de ce littoral qui est l'objet des attaques russes vers Erzurum.

L'assurance russe est telle que le tsar Nicolas II de Russie visite ce théâtre de la guerre durant le mois de décembre 1914, ordonnant une attaque pour le début de janvier 1915, qui tournera au fiasco pour les Ottomans.

Sources

Annales des mines, année 1954, volume n° 143.
ESPINOUS, *Annales de Géographie*, année 1920, volume n° 29
LEMESRE Antonette, Entretien avec l'auteur.
SOULAS Jean, *Annales de Géographie*, année 1929, volume n° 48.

Bibliographie :

CHAILIAND Gérard, TERNON Yves, *Le génocide des Arméniens*, Bruxelles : Complexe, 1984.
DERRIENNIC Jean-Pierre, *Le Moyen-Orient au XX^e siècle*, Paris : Armand Colin, 1980.
DUCLERT Vincent, « L'Empire ottoman et la conduite de la guerre » et « La destruction des Arméniens », AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris : Bayard, 2004.
DUROSELLE Jean-Baptiste, *Introduction à l'histoire des relations internationales*, en collaboration avec RENOUVIN Pierre, Paris : Armand Colin, 1965.
FISCHER Fritz, *Les Batailles de guerre de l'Allemagne impériale (1914-1918)* (trad. MIGNON Geneviève et THIÈS Henri), Paris : Éditions de Trévise, 1970.
MANTRAN Robert (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris : Fayard, 1989.
TERNON Yves, *L'Empire ottoman. Le déclin, la chute, l'effacement*, Paris : Éditions du Félin et Éditions Michel de Moule, 2002.

Les Allienne de Marseille espèrent la fin de la guerre pour envisager leur retour en Turquie. Pourtant, la fin de la guerre venue en 1918, la Turquie connaît une telle baisse de puissance et d'influence que le pays en sort exsangue. C'est Mustapha Kemal qui va prendre en main le sort de la Turquie. Il change d'abord la destinée de l'armée avec la victoire de son régiment à Gallipoli contre les Britanniques et leurs alliés australiens de février 1915 à janvier 1916 ; il prend ensuite la direction de son pays avec la création de la République de Turquie en 1923 ; et enfin il change la donne dans la gestion des ressources nationales qui seront confiées désormais aux ressortissants uniquement turcs. Les expatriés du Nord, qui étaient rentrés à Zonguldak en 1921, seront bientôt priés de quitter le pays qui fera confiance à ses cadres plutôt qu'à des étrangers pour le développement économique du territoire.

Bilan

Le cas des deux familles Allienne présente un point de vue original sur l'année 1914.

Il s'agit d'un autre regard sur l'entrée dans la Première Guerre mondiale. Ses prémices, ses événements militaires et ses conséquences sont ici abordés selon un angle inhabituel : les Allienne subissent autant sinon plus que toutes les autres populations belligérantes une guerre qui n'est pas la leur, qui n'est en rien un engagement éthique, patriotique ou national, qui tombe sur leurs épaules selon des accords dus à des autorités lointaines et largement inconnues, qui signe la fin d'une utopie, une Europe et une Méditerranée réconciliées. Les deux familles repartiront en 1921 pour remonter le site minier très endommagé, mais la volonté de prise en main des ressources manifestée par Mustapha Kemal aboutit, trois ans plus tard, à l'expulsion des Allienne comme techniciens étrangers indésirables.

La Première Guerre mondiale est donc bien un événement traumatique à l'échelle individuelle des deux familles et un événement transversal aux conséquences multiples à l'échelle internationale puisqu'une nouvelle stabilité devra s'installer autour du bassin méditerranéen et dans tout le Proche Orient.